



L'ANGE GARDIEN.

Lé
Vi
pe
Au
le
pr
la
syn



PENSEE DOMINANTE
DU MOIS

Le Rosaire

LE mois du Rosaire va s'ouvrir. Chaque jour, la cloche bénite de la paroisse vous invitera à la prière. Les prêtres en surplis, devant le sanctuaire illuminé où Jésus reposera, réciteront le Rosaire pour l'église, pour vos familles, et vos personnes.

La Vierge Marie sera suppliée par les mystères de sa vie, par le souvenir de ses joies, de ses douleurs, de ses espérances, d'intervenir auprès de son Fils en notre faveur. Que de ruines à réparer ! Que de maux à écarter ! Que d'œuvres menacées à défendre !

Viendrez vous prendre part à nos pieux exercices ? Léon XIII, Pie X nous recommandent de recourir à la Vierge du Rosaire. Maintes fois, quand les intérêts du peuple chrétien étaient en péril, elle est intervenue. Aujourd'hui encore, elle est prête à nous secourir ; il faut le lui demander. N'a-t-elle pas dit elle-même : *Qu'ils prient ! Je leur en donne l'exemple !* "

Donc, ne restez pas chez vous, quand vous entendrez la cloche. Venez à l'église. Apportez votre chapelet.

Prédicateurs et écrivains ont exposé maintes fois le symbolisme de ces grains enfilés, du chapelet.

“ Le Rosaire, dit le *Rosier mystique*, est véritablement une chaîne d'or, par laquelle le Fils de DIEU est descendu du ciel sur la terre. Il s'est incarné dans le sein de la Sainte Vierge, qui nous présente cette même chaîne pour nous attirer de la terre au ciel. L'Oraison Dominicale et la Salutation Angélique, avec la méditation des mystères sacrés, sont les anneaux par lesquels nous montons de vertu en vertu pour arriver à la claire vision de Dieu. Le Seigneur promet autrefois d'attirer les hommes à lui avec des cordes d'Adam et des chaînes de charité. Théodoret dit que ces cordes d'Adam et ces chaînes de charité sont l'amour et les bienfaits qui enlèvent et gagnent les plus insensibles. Ces cordes et ces chaînes de charité sont le Rosaire : car qu'y a-t-il de plus fort pour nous attirer à Dieu que l'Oraison Dominicale, marquée par les gros grains du Rosaire, et le Salut Angélique désigné par les petits, avec les mystères sacrés, distingués par les dizaines ?

“ Les grains du Rosaire, arrangés et unis par un filet, nous marquent aussi l'union et la concorde qui doivent régner entre les confrères, pour louer agréablement JÉSUS et MARIE d'un même cœur, d'une même voix et d'un même esprit.

“ La fronde et les cinq pierres avec lesquelles David terrassa le géant Goliath, étaient la figure des grains enfilés du saint Rosaire, car c'est avec ces armes spirituelles, ces grains et ces chaînes de charité que saint Dominique a triomphé de l'hérésie, de la discorde et de l'impiété, comme David triompha de Goliath et des Philistins.

“ Les quinze dizaines des grains enfilés sont l'échelle de Jacob, par laquelle les anges descendent du ciel sur la terre, et les hommes montent de la terre au ciel. Les quinze *Pater* et les quinze dizaines d'*Ave*, avec la méditation des quinze mystères sacrés du Rosaire, sont les échelons. L'Oraison Dominicale exhale, comme l'encens, une agréable odeur, qui s'élève jusqu'au trône de Dieu ; les cœurs des justes, brûlants de charité, sont les encensoirs d'or, où fume cet encens sacré, et nos Rosaïres sont les chaînes qui leur donnent l'air et le mouvement.

“ Enfin, les grains du saint Rosaire sont autant de pierres qui chassent les démons, et les filets, autant de chaînes de feu, qui les tiennent liés dans les enfers, et les empêchent de nous troubler...”

“ Cette divine Mère a protégé souvent les personnes qui portent son Rosaire. Cinq Indiens furent surpris par une horrible tempête ; les tonnerres et les éclairs les menaçaient de la mort à chaque instant. Ils se retirèrent dans le fond d'un rocher ; trois de ces Indiens portaient



LA VIERGE ET L'ENFANT.

le Rosaire au cou, et priaient dévotement la Sainte Vierge : les deux autres furent tués par la foudre, sans que les trois qui portaient leur Rosaire furent incommodés.

La bienheureuse Cécile, de l'Ordre de Saint Dominique, avait toujours son Rosaire à la main, et après sa mort ses mains exhalaient l'odeur des roses.”

La dévotion au saint Rosaire ne cesse de faire de grands progrès au Canada.

C'est dans tous les temps que l'Eglise invite et presse ses enfants à tourner leurs regards vers la Mère de Dieu, et à placer leur confiance en celle qu'elle honore du titre de "Secours des Chrétiens." Mais c'est tout particulièrement aux heures de crise, lorsque s'accroît le nombre de ceux qui s'acharnent à ruiner son autorité divine. Les fidèles appelés à combattre pour la défense de l'Eglise doivent le faire surtout par la prière : le Rosaire est une des plus saintes et des plus efficaces. Par sa grande simplicité, qui le rend accessible à tous, il permet à tous de contribuer au triomphe de la Ste Eglise.

"Oui, chacun de nous, sans doute, est persuadé, écrit Mgr Bernard dans une lettre circulaire sur la dévotion au saint Rosaire adressé à son clergé, que le Rosaire bien compris et pratiqué, comme il doit l'être, sera pour notre peuple un puissant moyen de préservation et de salut ; il sera aussi pour nous-mêmes une incomparable ressource pour toutes nos entreprises nécessaires au salut des âmes.

Vous n'avez pas oublié avec quelle insistance le grand Pape Léon XIII a prêché, dans une série d'encycliques pleines de doctrine et de piété, la dévotion du Rosaire. Durant son long pontificat, il n'a cessé d'en recommander la pratique à tous les fidèles, comme l'un des remèdes les plus efficaces aux maux du temps présent. Son successeur, en ordonnant de continuer, dans les églises du monde entier, ces prières solennelles du mois d'octobre, montre assez qu'il ne l'a pas en moindre estime. Pie X, lui aussi, attend donc du Rosaire bien récité les mêmes fruits de vie chrétienne pour les fidèles et un puissant secours pour l'Eglise.

Sans doute, notre peuple est resté plus chrétien que bien d'autres. Il n'a pas été, autant que d'autres nations catholiques, perdu par le libertinage et travaillé par l'impunité. Pourtant, l'ennemi ne laisse pas de semer l'ivraie dans notre champ. Et quand, aux pieds de Notre-Seigneur, nous nous demandons pourquoi notre ministère est devenu parfois si difficile, nous sommes obligés d'avouer que souvent les âmes auxquelles nous avons aujourd'hui affaire n'ont qu'une foi de surface et une piété de routine. Hélas ! beaucoup de ces âmes qui nous sont confiées

n'offrent plus guère de résistance au scandale des mauvaises mœurs et des idées perverses. Pourquoi ? Parce qu'elles ne possèdent plus un sol riche et profond pour y établir fortement les vertus chrétiennes. Quelle est donc la cause de ce triste état ? C'est que, souvent, pour elles, la prière, — au lieu d'être une ascension surnaturelle et puissante qui les arrache aux idées et aux sentiments terrestres pour les entraîner sur les traces de Jésus-Christ, à la poursuite des biens célestes, — n'est qu'une habitude de l'enfance gardée toute la vie, une pratique religieuse encore, mais routinière, qui n'allume plus dans l'esprit les grandes pensées de la foi, ni dans le cœur les ardeurs de la charité, ni dans la volonté ces élans, ces résolutions qui ne croient rien impossible et qui emportent toute la vie.

Pour refaire, dans ce sens surnaturel, cette foi vive et forte, ce tendre et profond amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui engendrent les vertus chrétiennes, il faut d'abord leur apprendre le grand art de la prière. En répétant sans cesse les bienheureuses paroles de l'ange à Marie, ils ne cesseront d'étudier et de contempler Jésus et Marie : ils apprendront, à cette divine école, non seulement la science de la prière et de la foi, mais la science pratique de la vie chrétienne, celle qui fait les saints, qui s'apprend par le cœur autant que par l'esprit, par les saints exemples plus facilement et plus vite que par les grandes doctrines.

Si, en effet, vous voulez guérir les infirmités spirituelles du peuple chrétien, de notre pays comme de tous les pays, il faut lui rappeler sans cesse et lui faire rappeler tous les mystères de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ.''

Oui, quelle abondance de grâce nous recueillerons par la récitation du chapelet, en présence du T. S. Sacrement. La méditation de chacun des mystères en est plus facile, puisque nous avons sous nos yeux celui-là même qui en est l'objet. Soyons donc fidèles à aller, tous les jours, prier la Reine du Très Saint Rosaire, auprès de son Fils fait Sacrement et exposé à nos adorations, chaque soir, durant ce beau mois d'octobre.

L'exemple du Cardinal Richard

Je veux causer un instant d'un détail aussi simple que charmant. Le regretté cardinal se lève à cinq heures, comme un séminariste, célèbre pieusement la sainte messe, reçoit avec affabilité ses prêtres et ses directeurs d'œuvres, partage jalousement sa journée entre son oratoire, ses visites de pasteur et sa bibliothèque ; et puis, le soir, passant au salon, non pour se prélasser, mais pour se délasser, récite, en commun avec sa maison archiépiscopale, le chapelet !...

Quoi ! Paris fermente ; la France bouillonne ! toute l'Europe est en agitation et comme en travail de ce qui va arriver. Que fait le plus haut représentant actuel, dans notre pays, de cette vieille Eglise catholique qui se flatte d'apporter la Révélation de Dieu ? Que fait-il, pour hâter la solution des problèmes angoissants, d'où dépend le sort de demain ?

Il psalmodie dévotement les interminables *Ave Maria* de son Rosaire avec ses archidiaques et ses secrétaires !

Quelle stupéfaction pour les mondains et pour les profonds politiques. Mais aussi quel triomphe éclatant pour le si modeste et si dédaigné chapelet de nos saintes bonnes femmes chrétiennes !

Le Vénérable Père Pierre-Julien Eymard



Nous avons la douce consolation d'apprendre à nos lecteurs que Rome vient de décerner le titre de Vénérable à notre Père Fondateur. Le Décret de Vénéralité a été donné le 11 du mois d'août, c'est-à-dire quarante ans après sa mort. Cette heureuse nouvelle doit être pour nous tous le sujet d'une grande joie.

Si le ciel glorifie le Fondateur de la Congrégation des Religieux et des Servantes du T. S. Sacrement, c'est, sans aucun doute, afin de faire connaître et aimer davantage Jésus en son Sacrement d'amour. Le nom de Notre Père, brillant d'un nou-

vel éclat dans l'Eglise, lui attirera aussi, nous en avons la confiance, de nombreux enfants, enflammés d'un zèle ardent pour



LE VÉNÉRABLE PÈRE PIERRE-JULIEN EYMARD.

“ faire le beau règne de Jésus-Christ sur la terre,” comme le désirait tant le P. Eymard.

Notre Très Saint Père, le Pape Pie X, appelé si justement le Pape de l'Eucharistie, ne pouvait manquer de glorifier sur

la terre celui qui fut le serviteur et l'apôtre si zélé de l'Auguste Sacrement, au XIXe siècle. En cela, il ne fait que montrer une fois de plus son ardent amour pour le Dieu de nos Autels.

Remerciez avec nous Jésus-Eucharistie d'avoir eu pour agréable l'œuvre de notre Vénérable Fondateur ; remerciez-le de l'avoir si glorieusement honoré dans ses travaux. Répétez avec nous dans les sentiments de la plus vive gratitude, ces paroles de nos Saints Livres. "*Honestavit illum in laboribus.*" Dieu l'a exalté dans ses travaux. Mais ce n'est pas tout, il faut que poursuivant avec le Sage nous puissions bientôt ajouter : *et complevit labores illius*, et le Seigneur a couronné son Œuvre. Oui, appelons de tous nos vœux ce jour de triomphe complet qui, en béatifiant le Vénérable P. Éymard, jettera sur son Œuvre de nouveaux rayons, plus puissants et plus féconds. Que la voix de Pierre place sur les autels les restes vénérés de celui qui pendant sa vie n'eut qu'une ambition : devenir l'escabeau de son trône eucharistique !

Déjà l'Eglise a reconnu que son Œuvre était sainte ; en le déclarant Bienheureux, elle proclamera qu'il a été fidèle à sa mission, et qu'en invitant le monde à l'adoration du S. Sacrement, il a été lui-même un parfait adorateur.

Vénérable Père, nous vous saluons avec amour de ce doux nom. Ce titre d'honneur est pour nous le gage d'un titre encore plus glorieux, et nous l'attendons avec impatience. Après avoir glorifié l'Eucharistie sur la terre, par l'anéantissement de vous-même, ce bon Maître, fidèle à sa promesse, exaltera à jamais dans le ciel et sur la terre, celui qui s'est humilié ici-bas par amour pour lui.

Vénérable Père Éymard, priez pour nous. Père bien-aimé, priez pour nous, protégez-nous, bénissez-nous.





Le Rosaire

ENTRE ses doigts pieux, tant de fois,
blanc Rosaire,
J'ai vu tes grains bénis défiler lente-
ment ;
De celle qui n'est plus, de la main de
la mère,
Passe, héritage saint, dans les mains
de l'enfant !
Depuis longtemps, c'était sa constante
prière...
Elle la terminait dans le fatal mo-
ment...
Ah ! puisse aussi, comme elle, à mon
heure dernière,
Mon âme, en l'achevant, s'exhaler
doucement !
Oui, je veux, chaque jour, offrir à la
Madone
Un odorant fleuron de la blanche
couronne,
Par les anges du ciel tressée en son
honneur,
Afin qu'en paraissent devant le juste
Juge,
Je trouve alors en vous, ô Marie ! un
refuge :
Qui vous prie ici-bas assure son bon-
heur !



EXTRAIT DU DISCOURS
Prononcé par M. Prum,
Député du Luxembourg,
au Congrès Eucharistique de Faverney.



ENFANT du pays de Luxembourg, je suis heureux et fier de confesser la foi inébranlable de notre peuple, en la présence réelle de Notre Seigneur au Très Saint Sacrement de l'autel.

Nous croyons et confessons que l'Homme-Dieu, Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ est véritablement, réellement et substantiellement, "*vere, realiter et substantialiter*" comme l'enseigne le saint Concile

de Trente, présent sous les espèces sacramentelles.

Depuis les temps apostoliques, où les premiers missionnaires du christianisme venus des gaules, ont parcouru les montagnes et les vallées de notre pays natal pour y annoncer l'Évangile du Christ, nos pères sont restés inébranlablement attachés à cette foi des apôtres et nous la transmettant dans toute sa pureté primitive, une génération après l'autre, ils sont descendus dans la tombe.

Tous, durant leur vie terrestre, avaient nourri leur âme du corps, du sang très précieux du Christ.

Depuis dix-huit siècles, le sol de notre patrie est donc sanctifié par ces innombrables germes de résurrection et d'immortalité; aussi jamais aucune hérésie n'a pu souiller ce sol sacré.

Aujourd'hui encore, notre Luxembourg est resté une terre de foi et de fidélité, où tous les sarments demeurent attachés au cep de la vraie vigne, où tous les hommes, à d'infimes ex-

ceptions près participent le dimanche au sacrifice eucharistique et reçoivent leur Créateur à tout le moins une fois l'an.

Ce qui m'a encore attiré en ce pays, c'est le grand et éclatant miracle que la vertu divine de la Sainte Eucharistie y a accompli.

Et ici, je songe moins à ce prodige mémorable que le Tout-Puissant a opéré en ces lieux au XVII^e siècle et qui est attesté par de si nombreux et irrécusables témoignages que plutôt à un autre grand miracle eucharistique qui, en ce moment même, remplit d'admiration et les anges et les hommes.

En ce XX^e siècle où l'amour des richesses et des jouissances terrestres est partout poussé jusqu'à la frénésie, nous avons vu 50,000 hommes passer volontairement de l'aisance à la misère, de la sécurité à l'instabilité et accepter tous, sans défaillance aucune et jusqu'à la fin de leur vie, cette souffrance à laquelle l'homme moderne est le moins préparé, celle de la pauvreté et du dénuement.

A l'heure même où je vous parle, sur toute l'étendue de la terre de France, se lève une légion de vénérables vieillards qui, s'inclinant devant le Saint-Siège apostolique en un sacrifice suprême, renoncent au dernier morceau de pain qu'ils avaient jadis espéré pouvoir tremper dans les larmes de leurs vieux jours.

Quelle est donc la force mystérieuse qui a pu produire ce prodige d'énergie morale sans exemples dans les annales de l'humanité ?

Taine a voulu un jour savoir quelle était la force secrète qui soutient de faibles femmes, les admirables vierges chrétiennes, volontairement condamnées par leurs vœux à passer leur vie entière dans certains hôpitaux qui sont de véritables égouts où ne cessent de couler toutes les boues humaines, et voici la réponse qu'il a reçue : Vous demandez le secret de notre vitalité et de notre force. Ce secret, c'est l'Eucharistie, c'est la présence réelle.

Le Très Saint Sacrement des autels n'est pas seulement une grâce insigne qui a été accordée pour le salut individuel des âmes ; mais il est encore un remède social donné pour le salut du monde : *Panis quem Ego dabo caro mea est PRO MUNDI vita.*

Les saints Pères se sont généralement bornés à exposer les merveilles que la sainte Eucharistie opère dans l'âme chrétienne. Saint Augustin seul, avec son regard d'aigle, a saisi l'influence sociale du Saint Sacrement. Il l'appelle le signe de l'unité et le lien de la charité. Ceux qui persévèrent dans la

fraction du pain forment la société même des saints où règne la paix dans une pleine et parfaite unité.

Ce mystère que le grand évêque d'Hippone a pu à peine entrevoir, il a été donné à notre Saint Père Pie X de l'annoncer solennellement au monde, car c'est de la sainte Eucharistie que notre Père bien-aimé attend la véritable régénération sociale.

Le " Memento " du Sināi

Parmi les œuvres eucharistiques, la première et la plus nécessaire de toutes au point de vue religieux, comme au point de vue social, est la sanctification du dimanche par l'assistance au Saint Sacrifice de la Messe.

Le dimanche est le jour du sacrifice, des délices eucharistiques et du service divin.

L'assistance au Saint Sacrifice des autels est pour tous les chrétiens une obligation stricte en même temps qu'un moyen de salut que rien ne peut remplacer.

" Je sens, dit l'auteur de *l'Imitation*, dans son admirable livre IV, je sens que deux choses me sont ici-bas souverainement nécessaires et que, sans elles, je ne pourrais porter le poids de cette misérable vie. Enfermé dans la prison du corps, j'ai besoin d'aliments et de lumière... Je ne pourrais vivre sans ces deux choses, car la parole de Dieu est la lumière de l'âme, et votre sacrement le pain de vie."

C'est le dimanche seulement, à la sainte messe, que l'homme du peuple peut trouver ces deux choses si nécessaires à son âme : l'Eucharistie et l'Evangile.

Aussi, Tertullien déjà a pu dire : " Sans dimanche, pas de chrétiens." Et nous pouvons ajouter : sans dimanche, sans observation publique du III^e commandement de Dieu, pas de société chrétienne, pas d'ordre social possible.

Catholiques français, mes frères,

Si vous voulez le salut de la France et la conservation de la société, il faut commencer la restauration par où la destruction a commencé :

Il faut restaurer le dimanche.

Aucune œuvre n'est plus digne du zèle des membres de ce Congrès car aucune n'est plus nécessaire.

En avant donc, Messieurs les eucharistiques. En avant, Dieu le veut.

Par une propagande active, intelligente et énergique, vous saurez susciter un puissant mouvement en faveur de la sanctification du dimanche.

Et ne craignez pas dans cette sainte croisade, d'user de tous les moyens que peut vous assurer votre influence sociale.

Souvenez vous de la parole du Maître qui dans l'Évangile a envoyé son serviteur chercher des convives pour le festin nuptial :

“ Va, dit-il, dans les chemins et le long des haies et ceux que tu trouveras, *presse-les d'entrer afin que ma maison soit remplie.*”

Que le premier et le dernier de nos soucis soient donc de briser résolument tous les obstacles que l'homme du peuple peut rencontrer sur le chemin de l'Église.

Par tous les moyens qui sont en votre pouvoir, cherchez à assurer le bienfait inestimable du repos dominical à tous ceux qu'un dur labeur courbe quotidiennement vers la terre, afin qu'au jour du Seigneur au moins, ils relèvent la tête et paraissent dans l'assemblée de leurs frères pour participer avec eux à l'adoration suprême du Créateur par l'oblation de la très pure hostie.

Partout où le manque et l'insuffisance des églises exclut un grand nombre de l'assistance au sacrifice rédempteur et leur fait oublier jusqu'à la notion de leurs devoirs envers Dieu et envers les hommes, ne négligez aucun effort et ne reculez devant aucun sacrifice pour porter remède à ces déplorable situations.

Et lorsque la contagion du respect humain retient les esprits faibles et timides loin des saints autels, loin du banc de communion, guérissez cette paralysie honteuse par un irrésistible courant électrique de bons exemples.

Ramenez les hommes au pied de l'autel, où tous, maîtres et serviteurs, riches et pauvres, hommes de science et hommes de travail, adorent et prient le même Dieu, apprennent du même Maître à être doux et humbles de cœur, à se dévouer les uns pour les autres, à craindre le même souverain Juge, et à espérer la même et suprême récompense.

Ramenez les hommes vers la table du Seigneur, où ils sont nourris pour l'éternité du pain immortel des anges.

Dans ce céleste banquet règne l'égalité la plus parfaite, car la même place est réservée au dernier et au plus humble des hommes comme au plus grand et plus puissant de la terre.

Tous reçoivent le même don, le bien suprême qui, seul, est capable de rassasier le cœur inquiet de l'homme et sa soif de bonheur infini.

Tous, même les plus pauvres et les plus miséreux, sont soulagés, consolés et réconciliés avec leur sort terrestre, car le

Dieu de l'éternité lui même les a élevés bien au-dessus de toutes les misères de la vie présente et leur a donné un avant-goût de la gloire éternelle...

L'Ange Gardien

(Voir notre gravure)

LE bon Dieu a donné à chacun de nous un Ange Gardien. Dès notre berceau, il nous entourera de sa protection, et nous suivra pas à pas, sans jamais se lasser, dans les diverses circonstances de notre vie. Combien de dangers il a éloigné de nous ! Que de fois sa main secourable nous a soutenus sur le bord de l'abîme ou amoureusement relevés après nos chutes. Avec quel soin il veille sur nous, car il désire tant nous introduire à l'heure de notre mort au séjour des élus.

Pensons à ce compagnon, à cet ami si dévoué. Implorons son secours en lui disant souvent : " Ange du ciel, mon fidèle et charitable guide, obtenez-moi d'être si docile à vos inspirations, et de régler si bien mes pas que je ne m'écarte en rien de la voie des commandements de mon Dieu."

Et aussi prenons la bonne habitude de le saluer, le matin et le soir, en lui adressant la prière suivante : " Bonjour (ou bonsoir), mon bon ange, c'est à vous que je me recommande. Gardez-moi bien aujourd'hui (ou cette nuit), comme vous m'avez gardé cette nuit (ou aujourd'hui), dans le danger de périr de mort subite, péché mortel, même péché véniel."



Avis très important à tous nos abonnés de la ville.

A dater de la réception du présent numéro, nous les prions instamment de vouloir bien confier leur souscription **seulement** aux collecteurs qui leur feront remise d'un reçu portant en relief les armes de la Congrégation, tel que représenté par la vignette ci-contre.

SUJET D'ADORATION

La cause du Père Eymard.

Tous ceux qui aiment le T. S. Sacrement s'intéresseront à la cause du P. Eymard. Déjà la sainte Eglise, en approuvant la Congrégation fondée par le P. Eymard, et en le déclarant Vénéral, a reconnu que son Œuvre était sainte, voulue de Dieu, et utile aux âmes. Mais en le béatifiant, elle nous le donnera comme un modèle dans le service de l'Eucharistie. Elle nous dira qu'il était vraiment suscité de Dieu pour cette mission sublime d'attirer les âmes à l'Eucharistie ; qu'il a eu l'intuition surnaturelle des besoins de notre temps, et indiqué le véritable remède aux maux qui nous accablent. Les Saints viennent toujours à une heure providentielle, et leur glorification par l'Eglise est une effusion nouvelle et plus grande *de leur esprit*. Quel était donc l'esprit du P. Eymard ?

I. — Adoration.

Le sentiment qui domine l'âme du P. Eymard c'est d'abord celui de la présence de Notre-Seigneur au Saint Sacrement. Il est subjugué et ravi par cette pensée : Il est là ! oui, Notre Seigneur, notre Dieu, Jésus de Nazareth est encore avec nous sur la terre. Nous n'avons pas à regretter les temps évangéliques, nous n'avons rien à envier aux apôtres et aux disciples. Nous avons Jésus comme eux, plus qu'eux. Nous le possédons, nous le mangeons, nous le voyons sous sa forme sacramentelle. Il est notre père, notre ami, notre voisin ; il habite notre ville ou notre village. Sa maison est la nôtre ; il nous y reçoit à toute heure. Notre visite le réjouit, car ses délices sont d'être avec les enfants des hommes. Qu'il est bon le Dieu d'Israël !

Mais si Jésus est si près de nous, il faut donc profiter de sa présence. N'est-il pas le souverain Bien ? que peut-il y avoir de plus désirable que Dieu ? Le ciel n'a rien de plus ; et que puis-je souhaiter sur la terre sinon vous, ô mon Dieu ?

Mon âme vous désire la nuit et dès l'aurore mon cœur s'é-
lance vers vous. Mais quoi ! la nuit même resterez-vous
seul dans vos sanctuaires ? Ne nous diriez-vous pas ; " Et
quoi ! ne pouvez-vous veiller une heure avec moi ? Je sem-
ble dormir peut-être, mais mon Cœur ne connaît pas le som-
meil." — Et sous l'empire de ces pensées, le P. Eymard
donne à Jésus des adorateurs de nuit et de jour. Puisque
Jésus est toujours là, il faut que l'homme soit toujours avec
lui.

Voilà donc l'œuvre du P. Eymard : rendre à la sainte
Eucharistie un culte solennel et perpétuel : solennel parce
qu'il est Roi et Dieu, et doit être reconnu comme tel ; il
faut frapper les yeux des hommes, les obliger à reconnaître
leur Dieu ; il faut qu'il sorte de son Tabernacle, qu'on le
voie et qu'on l'adore. — Perpétuel, parce qu'il est toujours
là, parce qu'il n'y a jamais d'interruption dans sa présence
et son amour, parce qu'on ne cesse jamais de l'offenser ni
d'avoir besoin de son pardon et de son secours.

Il faut lui faire une Fête-Dieu perpétuelle ! Louange et
action de grâces soient donc rendues à tout moment au Très
Saint et Très divin Sacrement !

II. — Action de grâces.

Ce qui inspire au P. Eymard ce zèle pour la gloire du
Saint Sacrement, c'est son ardent amour. La Fête-Dieu ne
vient qu'après le Jeudi Saint, et l'esprit de la Cène c'est
l'amour : c'est par l'amour porté à ses dernières limites que
Jésus s'est fait Eucharistie, C'est l'amour qu'il demande,
c'est l'amour qu'il apporte. Jésus lui-même appelle l'Eucha-
ristie "le sacrement de son amour." Notre esprit doit donc
être l'amour, s'écrie le P. Eymard. L'esprit qui doit inspi-
rer toute notre sainteté et notre dévouement, doit être celui-
là même qui a inspiré à Notre-Seigneur l'institution de son
Sacrement. Or, il l'a institué par son amour, par l'excès de
son amour : dans l'Eucharistie il n'y a que l'amour qui
brille, tout le reste disparaît. Le zèle de Notre-Seigneur n'y
a plus de paroles, sa charité ne fait plus de pas, ses mains
ne s'étendent plus pour donner et pour bénir : tout est pa-
ralysé, invisible ; il ne fait plus paraître que son amour.

Voilà l'esprit de la Société du Très Saint Sacrement.
L'amour, c'est Jésus-Christ. Aussi il met l'amour comme
fondement de toute sainteté, de toute vie intérieure. Ce
n'est point un terme, un couronnement où l'on arrive enfin :

c'est le point de départ. Il aime le Saint Sacrement, et par amour il se donne à lui, il ne quitte plus, il se fait saint, il se fait apôtre, il veut embraser tous les cœurs. Quand le cœur est donné, dit-il, la vie est prise.

Mais cet amour doit grandir sans cesse. Il doit devenir une passion. Sans une passion, on ne fait rien de grand.

Pour alimenter son amour, il le nourrit de la contemplation de l'amour de Jésus pour nous, de cet amour qui le tient prisonnier, anéanti, immolé depuis dix-neuf cents ans. La pensée des sacrifices qu'il a dû accepter pour embrasser l'état sacramentel, des outrages auxquels il s'est exposé volontairement remplit ses yeux de larmes et son cœur de reconnaissance. Il m'a aimé jusque-là ! Jésus-Christ m'aime ! il m'aime en son Sacrement ! Comment répondre à tant d'amour ? Et le cœur bondit vers le T. S. Sacrement. Il briserait, s'il le pouvait, son enveloppe de chair, pour s'unir plus étroitement à Notre-Seigneur.

Je sais bien que le précepte d'aimer ainsi n'est pas écrit. Il n'en est pas besoin ! Rien ne le dit ; tout le crie. La loi en est dans notre cœur.

Et il se consuma au service de l'Eucharistie. Il usa ses forces, sa vie. " Ma vie va vite, écrivait-il, un jour est un mois ici..." Et il mourut avant l'âge, épuisé de travaux.

III. — Réparation.

Le grand cœur du P. Eymard souffrait profondément de voir son divin Roi si peu aimé, si peu connu.

Il en souffrait pour Jésus lui-même. Il comprenait combien son Cœur a besoin d'affection et d'amour. La vue des églises désertes le désolait. La pensée des profanations le torturait.

Il en souffrait aussi pour les hommes ses frères. Hélas ! fuir Jésus-Hostie, c'est fuir la vie, c'est fuir le bonheur. Et il voyait la multitude des hommes qui ne vont plus à l'Eucharistie, demeurent dans le péché et marchent vers l'enfer. Et pourtant le salut est là : l'Eucharistie connue, servie, c'est le bonheur en ce monde et l'assurance de la félicité éternelle ; c'est le bonheur des familles et des sociétés. " Oh ! que je voudrais faire le beau règne de Jésus-Christ sur la terre ! " disait le P. Eymard. Et il y a travaillé avec une infatigable ardeur.

Il ne lui suffisait pas d'entourer le trône de l'Hostie d'une garde, si fidèle fût-elle. Un roi qui n'est honoré que de son

escorte, que la foule ne salue ni n'acclame, est-ce un roi ? C'est un grand étranger... Il faut que son peuple entier le connaisse, l'aime et se sente heureux sous ses lois. Hélas ! Jésus est Roi, mais un Roi détrôné. Combien de cœurs l'ont chassé ! Mais en rejetant son empire, ils sont tombés sous celui de Satan. Il faut les lui reconquérir. Et le P. Eymard se fait apôtre. Il veut atteindre toutes les âmes, " Je veux entourer le monde d'un cercle de feu ! " Pour cela il s'adresse aux prêtres d'abord, aux fidèles ensuite. Il veut leur communiquer son ardeur, l'amour qui l'embrase pour l'Eucharistie. Il les appelle à l'adoration : *Magister adest et vocat te*. C'est là, dans la méditation silencieuse auprès du tabernacle, qu'ils apprendront les désirs de Jésus-Hostie. C'est là qu'ils apprendront à le connaître, là que l'amour embrasera leurs cœurs. Heureuse la paroisse où Jésus-Hostie est toujours adoré ! Heureuse celle où la fréquente Communion est en honneur !

Ainsi Jésus sera consolé ; il ne sera plus délaissé dans ses sanctuaires ; il pourra répandre les grâces dont son Cœur déborde. Et les fidèles, en présentant à Dieu son Fils anéanti en l'Eucharistie, détourneront de la terre les châtiement dus à ses crimes, et obtiendront miséricorde pour les pécheurs.

IV. — Prière.

Demandons avec ferveur et confiance la réalisation des grands désirs du P. Eymard : " Que votre règne arrive, votre règne eucharistique ! " Que le Très Saint Sacrement soit connu, servi et aimé par tous les hommes ! Léon XIII montre au genre humain tout entier le Sacré-Cœur, comme un signe de salut et de victoire. Mais c'est au Très Saint Sacrement que le Sacré-Cœur veut être honoré. Pie X lui-même veut tout restaurer dans le christ eucharistique. Ce n'est donc que la consécration de la doctrine du P. Eymard.

Demandons à Notre-Seigneur de manifester qu'il agréé et bénit l'Œuvre du P. Eymard en glorifiant sur la terre son serviteur, afin que, par le secours de ce puissant intercesseur, nous travaillions avec plus de constance et de ferveur au règne de l'Eucharistie sur la terre.



L'Episcopat

— ET —

La Communion Quotidienne

(Suite.)

Son Eminence le Cardinal Coullié, Arch. de Lyon.

Après avoir rappelé l'Encyclique "*Miræ Caritatis*" de Léon XIII et tous les actes de Pie X, notamment le Décret de la Sacrée Congrégation du Concile sur "la Communion quotidienne," le vénéré Cardinal conclut ainsi :

N'y a-t-il pas dans cette insistance du Souverain Pontife une indication éloquente du remède qui doit rendre à nos sociétés leur vigueur de vertu et leur esprit religieux des siècles chrétiens ?

Il n'est pas besoin que Nous insistions davantage pour convaincre les esprits de bonne foi de la nécessité de nous remettre à cette pratique, autrefois en honneur dans l'Eglise, de la communion fréquente et même quotidienne. Il est tout à fait certain que là est le plus ardent désir de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; il est visible que l'abandon de cette pratique salutaire, nécessaire, a introduit dans nos nations chrétiennes, et spécialement en France, un amoindrissement lamentable de la vie surnaturelle, du tempérament chrétien des âmes, des traditions catholiques des familles, et que par là, peu à peu, le mal gagnant de proche en proche, le refroidissement se faisant chaque jour progressif, notre nation toute entière a été précipitée dans l'apostasie publique, et en même temps dans les iniquités et les persécutions les plus odieuses.

Tout cela est clair et vraiment indéniable. Mais n'en faut-il pas conclure qu'il est grand temps de revenir aux traditions abandonnées ? Constater le mal sans recourir au remède, ne serait-ce point une sorte de suicide volontaire ? Et de quels prétextes pourrions nous donc nous couvrir si nous refusions de réagir contre nos routines, de transformer nos habitudes ?

Serait-ce encore que nous voudrions prétendre nous abriter sous le prétendu respect que nous devons au Sacrement au-guste de nos autels ? Et qui donc est juge des manifestations de ce respect ? Notre-Seigneur qui sait notre misère, le Pasteur suprême de l'Eglise qui se rend bien compte de l'amoindrissement du tempérament chrétien des âmes actuelles, nous

invitent, nous exhortent, nous sollicitent à venir fréquemment, à venir chaque jour, puiser à la source de vie, malgré notre indignité. Le meilleur hommage que Dieu demande n'est-il pas l'hommage de l'obéissance ? Ne savons-nous pas que Jésus se présente à nous dans l'Eucharistie comme le remède à nos maladies et à nos langueurs, et non comme la récompense de nos vertus. Deux conditions seulement nous sont demandées : l'état de grâce et une intention droite. Est-ce donc à nous à nous retirer, à nous refuser aux avances divines qui nous sont faites, parce que nous voudrions ne nous présenter qu'avec une sainteté acquise et une ferveur sensible ?

Hélas ! un grand nombre n'entendent point les appels de Dieu et son Eglise, parce qu'ils ne veulent s'imposer aucune gêne. Ils n'ont pas le temps de commencer leur journée par ce pèlerinage à l'autel de Dieu ; ils n'ont pas le temps de se présenter dans la maison du Seigneur avant de se livrer à leurs travaux. C'est un dérangement ; il faudrait faire diligence le matin, s'arracher plus tôt au repos et faire là un sacrifice pénible ! Or ne voit-on pas que c'est précisément ce sacrifice qui serait la meilleure préparation à l'acte saint par lequel serait sanctifiée la journée ?

Dans les villes industrielles de la catholique Belgique, on voit des groupes nombreux d'ouvriers aller assister aux messes les plus matinales avec recueillement, et recevoir tous les jours le Pain qui fortifie leur courage. Il y a peu de jours encore, un évêque français, placé tout auprès de la frontière d'Espagne, citait l'exemple de ses voisins du pays basque-espagnol : " On voit, disait-il, des hommes, des femmes en grand nombre, assister à la messe chaque jour, et chaque jour communier avec la ferveur et la simplicité des temps primitifs."

Pourquoi ne ferions-nous pas de même et pourquoi ne reviendrions-nous pas à cette vie catholique qui autrefois en France, comme dans ces régions demeurées attachées aux directions et aux enseignements de la sainte Eglise, faisait l'honneur de la nation et sa véritable force ?

Dégageons-nous de tous ces vains prétextes, surtout, rompons avec ces habitudes somnolentes et avec ces routines qui, au fond, sont le plus grand obstacle à vaincre !

Ce que Nous demandons à nos prêtres, c'est de combattre de tout leur pouvoir ces préjugés et ces routines ; c'est de former au moins, par la communion fréquente, par la communion quotidienne, des groupes de jeunes gens qu'ils conserveront ainsi purs, et généreux pour tous les combats de la

vie. C'est par là que nous arrêterions cette course effrénée de la jeunesse vers le plaisir mauvais, et que nous nous préparerions, pour un avenir prochain, des hommes de devoir, qui, n'ayant pas suivi dans leurs jeunes années le flot qui se précipite vers les jouissances coupables, garderaient les nobles enthousiasmes et sauveraient un jour les grandes causes perdues !

C'est là Notre prière la plus ardente. Nos générations chrétiennes, Nous le répétons avec douleur, sont en train, depuis deux siècles, de mourir de faim, par l'abandon de ce Pain de vie qui entretient les forces de l'âme. Mais après deux siècles, il nous reste encore assez de force de résistance pour nous faire espérer le retour à la pleine santé surnaturelle, tant les âges de foi avaient rendu abondante et vigoureuse la sève de nos familles baptisées, en les imprégnant de vie par la communion fréquente.

Monseigneur l'Evêque de Troyes.

A l'occasion de son entrée dans son diocèse, Mgr Monnier, évêque de Troyes, écrit une fort belle lettre pastorale. Cueillons-y au moins ce passage si surnaturel :

Les évêques sont aussi les dispensateurs des mystères de Dieu, c'est-à-dire des sacrements de sa miséricorde et de son amour. Ce grand et consolant ministère nous l'exercerons le plus souvent, nos très chers frères, par les mains des prêtres, ces collaborateurs dévoués, dont les épreuves présentes redoublent le zèle déjà si grand. Nous ne saurions trop vous engager à recourir de plus en plus fréquemment à ces sources de grâces vivifiantes. Le Souverain Pontife n'a-t-il pas tout récemment recommandé avec les plus vives instances la pratique de la communion quotidienne ? Et, dans les temps actuels, c'est le remède par excellence à l'affaiblissement de la foi. Plaise à Dieu que l'exemple d'une de vos pieuses paroisses qui compte 300 habitants seulement et où l'on a distribué l'année dernière, nous assure-t-on, plus de 8.000 communions, se généralise dans notre cher diocèse.

L'Eucharistie a enfanté les martyrs, les préparant dans les catacombes et jusque dans leurs prisons aux luttes héroïques qui les attendaient dans l'arène. Ce froment des élus, ce Vin qui fait germer les vierges, sera votre soutien, votre énergie, votre consolation, vaillante jeunesse catholique de l'Aube, qui donniez, il y a quelques jours, le réconfortant spectacle de votre Congrès. Vous trouverez la lumière et force, vous aussi, chrétiens de toute condition, qui créez et soutenez les œuvres catholiques et sociales avec un si généreux dévouement.

CANTIQUE

L'Eucharistie, Secours du chrétien.



* Musique et paroles inédites.

Tous droits réservés.

Lent et bien lié. P.

Comme un roseau léger qui plie, Au premier souffle de l'au - tan, Mon

à-me sans l'Eu-cha-ris-tie Est a-gi-tée au moindre vent. Mon

à-me sans l'Eucha-ris-tie Est a-gi-tée au moins-vent.

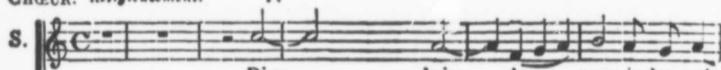
rall.

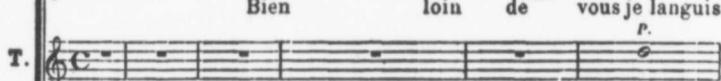
DU TRÈS SAINT SACREMENT

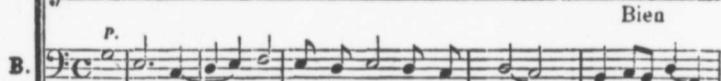
331

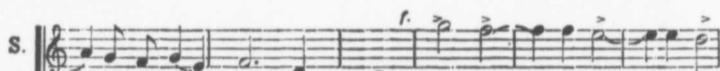
CHŒUR. Religieusement.

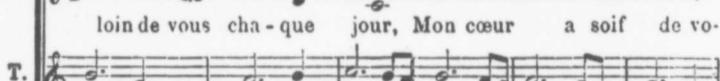
P.

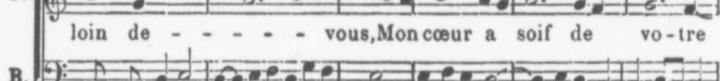
S.  Bien loin de vous je languis

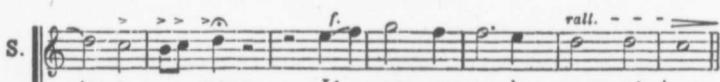
T.  Bien

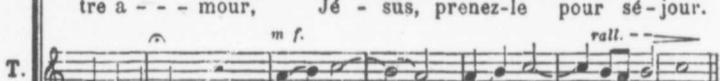
B.  Bien loin de vous je languis chaque jour, je languis

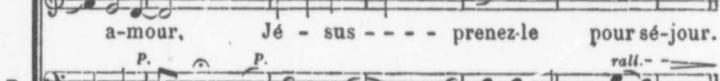
S.  loin de vous cha-que jour, Mon cœur a soif de vo-

T.  loin de - - - vous, Mon cœur a soif de vo-tre

B.  loin de vous cha - - que jour, Mon cœur a soif de vo-

S.  tre a - - - mour, *f.* Jé - sus, prenez-le pour sé-jour.

T.  a-mour, *m f.* Jé - sus - - - prenez-le pour sé-jour.

B.  tre a - - - mour, *P.* Jé-sus, *P.* Jé-sus, prenez-le pour sé - jour.

REFRAIN

Bien loin de vous je languis chaque jour,
 Mon cœur a soif de votre amour,
 Jésus ! Prenez-le pour sèjour.

I.

Comme un roseau léger qui plie,
 Au premier souffle de l'autan,
 Mon âme sans l'Eucharistie
 Est agitée au moindre vent.

2.

Comme la fleur la plus brillante,
 Quand elle manque de fraîcheur,
 Elle s'incline languissante ;
 Le soleil ternit sa splendeur.

3.

Soyez l'appui de ma faiblesse,
 Jésus ! ô vous Pain des forts,
 Vous dont le Cœur plein de tendresse
 Aime à secourir mes efforts.

4.

Soyez sur l'Océan du monde
 Mon guide au milieu du danger ;
 Vous êtes, quand l'orage gronde,
 Le seul espoir du passager.

5.

Avec l'Amour et l'Espérance,
 Seigneur, faites grandir ma Foi ;
 Parfumez mon cœur d'innocence,
 Rendez le digne de son Roi.

6.

Conduisez-moi, guide fidèle,
 Au port de la sainte Cité ;
 Dans le chemin, si je chancèle,
 Marchez sans cesse à mon côté.

S A I N T M I C H E L

ANS ce mois d'octobre, dédié aux Saints Anges, n'est-il pas à propos de raviver cette dévotion en faisant mieux connaître la puissance de ces esprits célestes et particulièrement celle de l'Archange St Michel, le Prince de la milice céleste.

La Vénérable Philomène de Ste Colombe, religieuse Minime, née en 1841, favorisée de grâces extraordinaires, a révélé



SAINT MICHEL.

que le Sacré-Cœur de Jésus, l'Immaculée-Conception et l'Archange St Michel, procuraient à l'Eglise des secours nouveaux et extraordinaires pour lui rendre la paix et lui assurer le triomphe sur ses ennemis.

“ Si je voulais, dit elle, faire connaître l'immense bonté dont Dieu use envers nous en réunissant en notre faveur trois volontés aussi nobles que celles du Sacré-Cœur, de l'Immaculée-Conception et de St Michel, je ne saurais que balbutier, ma langue ne pouvant trouver d'expression pour rendre une telle merveille.”

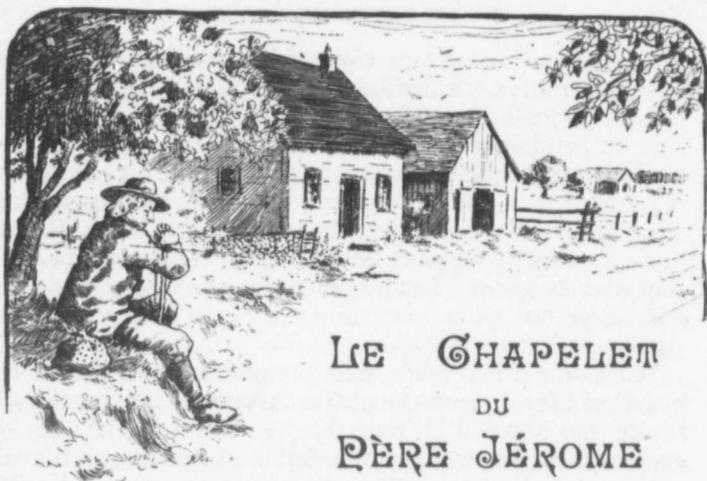
Saint Michel dit à la Vénéralable : “ Fais connaître aux hommes le grand pouvoir que j'ai près du Très-Haut. Dis-leur de me demander tout ce qu'ils voudront ; dis-leur que ma puissance en faveur de ceux qui me sont dévots est sans limites. Fais connaître ma grandeur.”

Elle ajoute : “ La beauté de St Michel a une telle ressemblance avec celle de Dieu qu'après le Verbe Eternel il n'y a aucun esprit dans le ciel qui lui soit comparable. Ce très noble archange sera comme un messenger pour distribuer les grâces innombrables que Marie obtiendra du Cœur de Jésus. Et il goûtera un plaisir bien grand de pouvoir ainsi prêter obéissance à sa Reine et consoler en même temps ceux qui gémissent sur cette terre d'exil. Oh ! mille fois heureux ceux qui seront dévots au Très Saint Cœur de Jésus, à sa Mère Immaculée et au séraphique Michel ! ”

Saint Michel, apparaissant à la Servante de Dieu Antonia d'Astonac, lui révéla une pratique de piété approuvée depuis par l'Eglise sous le titre de “ *Chapelet de St Michel* (1) ” et il promit en retour (à quiconque la pratiquerait avant la Sainte communion) d'obtenir qu'un Ange de chacun des neuf Chœurs lui fut assigné pour l'accompagner à la Sainte Table. De plus, à celui qui réciterait les neuf Salutations chaque jour, il promit une assistance continuelle pendant sa vie, ainsi que celle des Saints Anges, et il ajouta qu'après sa mort, il obtiendrait pour son âme et celle de ses parents la délivrance des peines du Purgatoire.

VIE DE LA SAINTE. L. II, c 74.

(1) On peut se procurer à nos Bureaux le Chapelet de St Michel, avec la manière de le réciter et la notice des indulgences, au prix de 10 cts pièce.



LE CHAPELET
DU
PÈRE JÉRÔME



LEURS villégiatures sont finies, nos pauvres sont rentrés.

C'est un bonheur de voir désormais, chaque dimanche, notre crypte pleine, archi-pleine. C'est un bonheur d'entendre les chants vigoureux, sinon toujours très harmonieux, qui, à la messe de 7½ h., ébranlent ses voûtes.

Le mois du Rosaire me remet justement en mémoire une de ces histoires si confortantes, que je veux vous conter. J'ai bien peur de choquer encore les délicats, par des descriptions ou paroles, qu'ils trouveront trop réalistes ; mais je tiens à rester un historien intègre, eh ! donc, "à Dieu vat !"

On l'appelait le "Père Jérôme", de son nom de baptême un peu bien retentissant ; le "Père Jérôme," tout court, bien qu'il eût un nom de famille des plus authentiques ; le "Père Jérôme," tout droit, bien qu'il n'eût jamais été marié. Le "Père Jérôme" était malade, je fus mandé près de lui.

Sa chambre, — amis lecteurs, suivez-moi si vous l'osez, — sa chambre était sous les toits, dans une pauvre maison galeuse : elle me parut plutôt grande, le mobilier y était

si sommaire ! Comptons, c'est facile. Dans un coin, non pas un lit, mais une paillasse, sur laquelle gisait, dans des tas de guenilles, le pauvre vieux ; au mur, deux clous, l'un où pendaient une culotte et une blouse salie, l'autre où était accrochée une vieille pipe ; au chevet de ce lit d'honneur d'un nouveau genre, deux briques superposées et dessus, un reste de pain, la potion du docteur et une tasse ébréchée ; au pied, hélas ! oui, l'indispensable... le seul meuble garni ! Enfin une chaise, qu'une voisine venait de prêter, pour me permettre de m'asseoir et... un point, c'est tout.

Je l'avoue à ma honte, mon premier mouvement ne fut pas d'un héros ; mon premier mouvement, tout instinctif, fut de me hâter à la fenêtre, que je trouvai fermée, en guise d'espagnolette, par une vieille fourchette qui n'avait plus qu'une dent, et de l'ouvrir pour faire entrer, dans ce bouge, un peu du bon air du bon Dieu.

Puis, me tournant vers mon client : "Heu ! père Jérôme, en voilà un ménage de vieux garçon !" — "Vieux garçon ? dites donc vieille bête." — "Père Jérôme, j'ai l'habitude de ne jamais contrarier mes malades et de toujours dire comme eux : c'est vrai pourtant, faut-il que vous ayez été... point fin... pour en arriver-là !" — "Monsieur le Curé, donnez-moi la main." Et la main que je lui tendis, le bon père Jérôme la prit et la baisa avec respect.

Une présentation ainsi faite menait tout droit aux épanchements, les épanchements vinrent d'eux-mêmes. Aussi bien le danger n'était pas imminent et je pus, dans les semaines qui suivirent, renouveler et prolonger mes visites. La petite servante des pauvres était passée par là ; la chambre était devenue abordable et le père Jérôme, en chemise blanche, comme un notaire, causait volontiers. Un jour surtout, jour béni ! il se lâcha aux confidences plus intimes.

Ce jour-là, un rayon de clair soleil réjouissait la pauvre chambre, le malade paraissait revigoré : c'était comme le dernier éclat d'une lampe qui va s'éteindre. Ayant aperçu, sur la couverture, un vieux chapelet, je m'étais hâté aux félicitations et aux questions : "Bien cela ! père Jérôme, mais dites moi, est-ce que c'est bien vous qui avez ainsi usé ce chapelet ?" — "Oh ! se hâta-t-il de me répondre

et d'un ton que je ne lui connaissais pas, ce chapelet, c'est toute une histoire." — "Une histoire ? mais, père Jérôme, j'en suis friand des histoires, contez-moi celle-là." — Le pauvre vieux ! Il y alla tout droit.

"Monsieur le Curé, *faut que je vous dise* que je ne suis point de la ville, non ; je suis né à la campagne, en pleine Vendée. Orphelin dès mes jeunes années, je n'ai jamais connu mon père, et j'étais tout petit encore quand ma mère mourut. La seule chose donc je me souviens, c'est qu'un jour, où j'étais près de son lit, et où je la trouvais plus pâle, et où je venais de voir une grosse larme couler sur sa joue, elle me donna ce chapelet, le sien, en m'adjurant solennellement de le porter toujours sur moi.

"Je grandis et hélas ! je ne tardai pas à faire la grosse folie de quitter mon pays natal. Bon à tout, propre à rien, j'errai de ville en ville et, aussi, de misère en misère. Je traînai, il faut bien que je le dise, dans toutes les boues et, de mon enfance chétienne je n'avais gardé qu'une chose, mon petit chapelet : je ne savais plus le dire, mais je n'aurais pas consenti à le quitter un seul jour. O Monsieur le Curé, les deux beaux cierges que je lui dois, à mon chapelet !"

"Deux cierges ? à votre chapelet ? Que voulez-vous jamais dire par là, père Jérôme ? racontez, racontez-moi cela par le menu." — "Oui, je vous dirai bien tout, puisque j'ai commencé.

"Eh bien ! tenez ! un jour, j'avais *trimé* davantage, j'avais bu, je voulais boire et mon gousset était vide. Dame ! je risquai tout, je pénétrai dans une maison, dont je connaissais tous les êtres et je pus m'emparer d'une bourse bien garnie. Avec quelle joie, quelle volupté je la glissai dans ma poche ! Mais dans ma poche, je touchai mon petit chapelet. Monsieur le Curé, que voulez-vous ? j'aurais touché une vipère que je n'aurais pas retiré plus promptement la main : je rejetai le sac maudit et d'un bond, je fus dehors. Mon enfance m'était remontée, j'avais revu ma pauvre mère me regardant avec ses grands yeux pleins de larmes : non, je ne serais pas un voleur."

"Père Jérôme, une poignée de main et vive vous ! Voilà ce qui s'appelle une conversion rapide !"

"Rapide peut-être, Monsieur le Curé, mais pas bien

solide, ni bien complète. J'étais dévoyé, voyez-vous ! je ne sus point retrouver ma route, je continuai à vivre, d'un maigre travail de filassier, mais surtout d'expédients, d'aumônes quêtées sans pudeur, et aussi trop souvent, puisqu'il faut tout dire, de petites rapines qui me pesaient moins que le sac d'écus. Je continuais ma triste vie de pauvre être, sans feu, comme on dit ; si bel et si bien qu'un beau jour, las de traîner ma misère, je me laissai hanter par la pensée du suicide. La hantise avait bonne



prise sur moi, débilite que j'étais par la boisson, et aussi par les privations de toutes sortes. Je cédai bientôt et, un soir, à la brune, après une journée plus cahotée, je gagnai la campagne et, dans la précipitation d'une vraie folie, j'attachai à un arbre une corde solide — je venais de l'acheter avec mes derniers sous.

“ ... A quoi que je pensais, me demanderez-vous ? Je ne pensais à rien ; j'étais la pauvre bête, traquée, rendue, qui ne se défend plus, qui ne demande qu'à en finir : en finir ! c'était là la seule idée qui m'obsédait, qui m'enveloppait, — oh ! j'étais bien perdu...” Le pauvre vieux fit une pause, il me semblait qu'il revoyait l'arbre fatal. Puis, reprenant, plus pénétré : “ Et pourtant, Monsieur

le Curé, me voilà encore là. Comment ai-je échappé ? Ne le devinez-vous pas ? grâce toujours à mon chapelet. Mon petit chapelet, je le tirai par mégarde de ma poche, en voulant tirer mon mouchoir pour me lier les pieds, je voulais avoir toute certitude que je ne raterais pas mon coup. Malencontreux chapelet ! mon premier mouvement fut de le jeter loin de moi, mais comment dire cela ? je l'avais touché et cela avait suffi. Je ne sais quel voile s'écarta subitement de mes yeux : Dieu, l'éternité, ces grands mots que j'avais tant oubliés, rayonnèrent devant moi comme un éclair. C'était la main tendue au pauvre désespéré, c'était le salut. Sans me rendre compte de ce que je faisais, je me relevai soudain et, le chapelet de ma mère à la main, humilié, tête baissée je m'enfuis loin du champ maudit...

“ Depuis ce temps, Monsieur le Curé, non hélas ! je ne fus pas meilleur chrétien, mais pourtant je gardai plus vive la crainte de la mort, la crainte de l'enfer ; mais je pris l'habitude de toucher plus souvent mon chapelet, comme pour me garantir contre tout danger ; mais je me surpris même parfois à en égrener quelques grains. Depuis que je suis malade, malheureusement je ne le dis guère davantage, mais je le prends, mais je le baise, mais je me souviens : je voudrais tant, Monsieur le Curé, qu'il m'aidât à franchir convenablement le grand pas ! qu'il m'aidât à aller revoir ma mère ! ”

Pauvre père Jérôme ! ce fut avec une larme à l'œil qu'il acheva son récit. Pour moi guère moins ému, vous devinez si je lui promis, avec effusion, que tout irait bien et que la bonne Mère du ciel achèverait, pour lui, son œuvre de miséricorde.

Peu après, en effet, un samedi, jour de Marie — je fus frappé de la coïncidence, — le Père Jérôme s'endormait dans la paix avec, aux mains, le petit chapelet sauveur.

Et moi, quand je veux rafraîchir mon âme, je me redis à moi-même l'histoire du “ Chapelet du père Jérôme. ”

PRIONS POUR NOS ABONNÉS DÉFUNTS.

Montréal : Mme L. J. Guérin, zélatrice dévouée du *Petit Messager* ; nous la recommandons instamment aux prières des abonnés. — Mme Georgiana Lacroix. — Mme Benjamin Dagenais. — *Ste-Anne de la Pocatière* : Mme Octave Couillard. — *St-François de Sales* : Mme Léandre Lavalée. — *Montauban* : Mr Evangéliste Baril. — *St-Jean Port Joli* : Mme C. C. Riverin. — *St-Samuel* : Pierre Boulet. — Mme Jean Bouffard. — *St-Epiphane* : Mme Jos. Roy. — *St-Guillaume* : Mlle Marguerite Vallières. — *St-Sébastien* : Mme Vve Pierre Mercier. — *Meteghan* : Mme Vve Joséphine Comeau. — *Ste-Angèle* : Mme Alfred Chouinard. — *Fall River* : Mr Eugène Côté. — *St-Léandre* : Léandre Bernier. — Antoine Lévesque. — Guillaume Charette, fils. — Mme Delphine Lamarre. — Mlle Emma Lamarre. — *St-Ulric* : François Chouinard. — Mme Anna Lepage. — *Deschambault* : Georges F. Paquette. — *Subdury, Ont.* : Mme Alph. Ollier. — *Danville* : Mme Joseph G. Valois. — *St-Romuald* : Pierre Robitaille.

RECOMMANDATIONS AUX PRIÈRES.

Des malades. — Des grâces d'emploi. — Le succès dans une entreprise commerciale. — La paix dans plusieurs ménages. — Un grand nombre d'intentions instamment recommandées.

ACTIONS DE GRACES À JÉSUS-HOSTIE.

Le succès du Pèlerinage des Messieurs de la Congrégation du T. S. Sacrement. — Plusieurs guérisons et faveurs obtenues par le St Sacrement. — La guérison d'une maladie grave obtenue par l'intercession de S. Gérard.

Sommaire du mois d'Octobre 1908.

Pensée dominante du mois : le Rosaire. — L'Exemple du Cardinal Richard. — Le Père Pierre-Julien Eymard. — Le Rosaire, (*poésie*). — Extrait du discours prononcé par M. Prum, député du Luxembourg au Congrès Eucharistique de Faverney. — L'Ange Gardien. — Sujet d'adoration : la cause du Père Eymard. — L'Épiscopat et la communion quotidienne. — L'Eucharistie, secours du chrétien, (*Cantique*). — Saint Michel. — Le chapelet du Père Jérôme. — Recommandations.

Publié avec l'approbation de Mgr l'Archevêque de Montréal.

